

Créer du lien. Voilà ce que nous faisons en rue. Chaque mardi matin nos rencontres avec les SDF s'étoffent de la richesse du plaisir à se retrouver, même au-delà des mots, de la langue, de nos difficultés à communiquer souvent. Le contact d'abord se fait, en douceur, c'est s'apprivoiser, s'approcher, reconnaître nos têtes, nous nommer. Nous expliquons DoucheFLUX, la raison de notre présence : créer du lien, offrir des douches, renseigner, accompagner parfois. Petit à petit, nos « rencontrés » se racontent, nous demandent de l'aide, où la trouver, le lien se fait. Puis vient le temps de se donner des nouvelles, de se retrouver et pour nous de suivre les parcours souvent si chahutés, si douloureux. Et pourtant le rire est dans la rue. Et leurs cartons partagés pour nous y asseoir, comme une entrée dans leur salon. La complicité naît.

La maraude de DoucheFLUX, c'est une dizaine de bénévoles qui apprennent à chaque maraude à développer leurs qualités d'accompagnants. Juste ça : accompagner, sans juger, sans chercher à faire pour l'autre, ni à sa place. Bientôt la maraude se divisera en plusieurs binômes, pour, nous l'espérons, générer ce lien, si précieux, avec les sans-abris de tout le centre de la capitale. Et qui sait peut-être un jour plus encore. Car, être à la rue, sans toit, est comme une marée humaine qui s'étend de jour en jour, impuissante devant l'« involonté » des pouvoirs politiques à résoudre le problème de la pauvreté grandissante en nos cités.

Par ici, je remercie infiniment Patricia, Diana, Dany, Jérôme, Manuela, Anne, Didier, André et Laurent pour leur présences fidèles, fiables et chaleureuses.

Bonne route à tous et notamment au fil de ces pages.

**Pascale Standaert,**  
coordinatrice de la maraude  
de DoucheFLUX



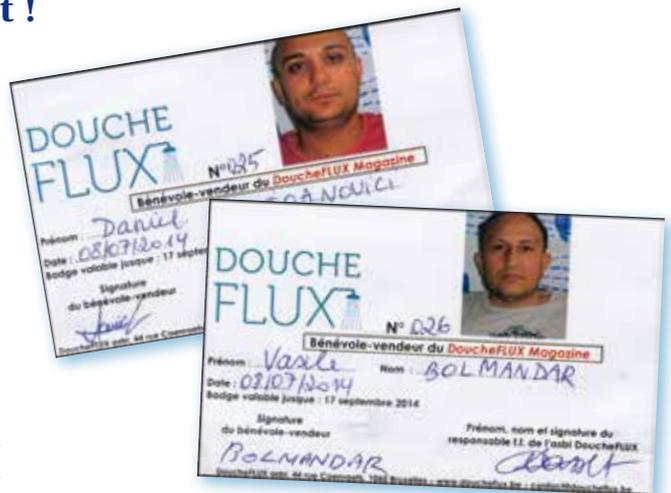
# Les vendeurs du DoucheFLUX Magazine sont fantastiques !

**Daniel Ioanovici et Vasile Bolmandar ne sont pas que les vendeurs n° 25 et 26, respectivement, du DoucheFLUX Magazine, loin s'en faut !**

Le premier est aussi un artiste de rue, qui excelle dans l'art de la « statue vivante », et le deuxième est son fidèle assistant et un ami de longue date puisqu'ils sont l'un comme l'autre originaires de Sântana, un village au nord-ouest de la Roumanie.

Vous pourrez les admirer les 27 et 28 septembre prochains, aux Fêtes romanes, à Wolubilis, devant le stand que l'asbl DoucheFLUX y tiendra pour présenter son projet en faveur des plus précaires... et promouvoir le spectacle d'Elina Dumont « Des quais à la scène » du 4 octobre, à Wolubilis toujours (voir p.5).

Mais qui est Daniel Ioanovici ? Roumain de 32 ans, il a habité 15 ans au Portugal, pays que la crise lui fait quitter pour la Belgique, où habite déjà son père. Daniel débarque avec sa femme, leurs deux enfants... et une idée derrière la tête : faire en Belgique ce qui lui avait tant plu (et rapporté) au Portugal, à savoir jouer à l'homme-statue, imitation brique ou pierre, c'est selon, activité qu'il pratiquait après sa journée de travail dans le bâtiment puis la pâtisserie. Tous les artistes de rue l'attestent, ce sont surtout les touristes qui rendent l'activité lucrative. Mais comment fait-on pour tenir si longtemps immobile et sans ciller ? « Très simple, répond Daniel. Il faut s'abstraire, en pensée, de la situation et du moment présent, se projeter mentalement ailleurs, dans un espace agréable. Et si on se fixe sur une personne, on ne le regarde pas vraiment mais on imagine, en prenant tout son temps, ce qu'a pu être sa vie... » Plus facile à dire qu'à faire, laisse-t-il entendre d'un sourire en coin. Mais le plus dur est ailleurs : comment arrive-t-il à



défier les lois de la pesanteur en restant assis, dans le vide, pendant des heures, jusqu'à 5 heures parfois ? « Ça, c'est confidentiel ! Ma femme et moi avons mis au point la technique, elle est vraiment partenaire du projet. C'est un ami portugais qui a fait les... Non, je ne peux pas entrer dans les détails : je dois garder le secret ! » Combien cela peut rapporter les jours fastes est un autre secret que Daniel, malgré notre insistance, a refusé de dévoiler.

Sur sa difficulté de performer en Belgique, en revanche, il est intarissable : « C'est dramatique ! Et je ne parle pas des conditions météo, souvent peu propices. Non, le problème, c'est que l'autorisation est limitée à maximum une heure en Région bruxelloise. Et la police veille, croyez-moi ! Faut dégager, dès l'heure passée. Or vu le temps que cela prend pour se mettre en place et commencer à attirer les regards, ça ne vaut pas vraiment la peine. Je ne peux plus performer que dans des fêtes de rue, des braderies ou des festivals, 10 fois par an, tout au plus. » Comme lors des prochaines Fêtes romanes !

La rédaction